

Mon corps ne vous appartient pas *Contre la dictature de la médecine sur les femmes*

Marianne Durano
Albin Michel, 2018.

Notes personnelles :

Enfin une rebelle digne de ce nom ! Et en plus, elle pense juste et elle écrit bien !

Bon, à part l'épisode décrivant la jeune ado allant chez le gynéco pour se faire prescrire la pilule, qui vous fait passer l'envie d'être une femme à vie (c'est le Chapitre 2, mais je vous l'ai épargné), c'est sympa. Avec un petit règlement de compte assez sympathique à cette bonne vieille Simone de Beauvoir. Conclusion lumineuse et si actuelle !

Je ne fais que des citations. Je me dispense donc des guillemets.

Faut-il que je précise que c'est une lecture interdite aux mineur(e)s ??? Enfin, aux Lycéen(ne)s ???

Avant-propos : A la recherche de mon corps perdu.

Longtemps, je me suis couchée devant les docteurs. (...) Elevée dans une famille athée, encouragée dans mes études, le sexe n'a jamais été pour moi un problème. (...) Désirable et disponible, sur le marché de l'emploi comme sur celui du sexe. Autrement dit : stérile. (...) Rechignant à imposer à mon partenaire ce tue-l'amour qu'est la capote, cherchant le contact de la chair et non le frottement du latex, je me suis souvent passée de préservatif. A 20 ans, j'avais déjà fait trois dépistages du sida. Après plusieurs années, j'ai viré de bord. Un retournement à faire frémir Elisabeth Badinter. Mais j'ai rencontré pour la première fois un homme qui a vu dans mon corps autre chose que le négatif de son phallus. Une source non plus seulement de jouissance, mais de fécondité. (...) Jusqu'alors, je jouais deux rôles, tout aussi désincarnés : l'étudiante et l'amante. Je me divisais en deux parties, l'une cérébrale, l'autre sexuelle, où la chair, au fond, n'avait guère de place. (...) Quand j'ai rencontré mon futur mari, j'ai su que je ne pourrai vivre toute ma vie une telle schizophrénie. Il me fallait réunifier ce que j'avais artificiellement cloisonné. Abattre les murs chimiques et psychologiques que j'avais dressés à l'intérieur de moi. Un combat du quotidien. (...) Je découvrais que notre époque ne propose à la jeune mère aucune représentation valorisante d'elle-même.

Introduction : La domination technique du corps féminin.

Il en va de même pour les techniques de procréation et de contraception artificielles. Elles structurent un monde dans lequel le corps des femmes est l'objet d'une maîtrise et d'une domination sans précédent.

Elles obligent les femmes à poser des choix (pilule ou non, avortement ou pas, PMA ou pas PMA) qu'elles doivent ensuite assumer seules. Quelle que soit leur décision, elle fera sens dans un monde déjà transformé par des techniques qui les dépassent. Nous ne vivons pas dans un monde avec la pilule, nous vivons dans le monde de la pilule. Le système technique transforme tous les enjeux sociaux en problèmes techniques, obligeant les femmes à décider entre des solutions techniques. Leur corps ne trouve place dans la sphère publique que comme objet à manager. C'est ainsi que la fécondité féminine occupe le devant de la scène du moment qu'elle est maîtrisable : contraception, avortement et PMA sont la Sainte-Trinité d'un féminisme technolâtre. (...) Dès lors, reconnaître que la technique n'est pas neutre, c'est dénoncer les fausses solutions de ce système, c'est de mettre en cause les rouages sans accuser ceux qu'ils écrasent. (...) La maternité potentielle est ce dénominateur commun qui les confronte toutes à l'emprise technicienne. (...) Le corps

féminin est maternel, non parce qu'être mère serait une « vocation » ou un « destin » féminins, mais parce que porter la vie est un privilège et un fardeau qu'aucune femme ne peut ignorer. Même une militante No Child se positionne par rapport à sa maternité. Qu'elle soit niée ou revendiquée, la maternité continue d'organiser la différence des sexes. Parce qu'il n'engendre pas en soi, l'homme ne doit pas, chaque jour de sa vie, tenir compte des conséquences de sa sexualité. Cette inégalité naturelle est durcie par les moyens techniques qui font reposer que les épaules des femmes de la gestion de leur fécondité. Le système technique radicalise cet isolement biologique des femmes, d'autant plus pernicieux qu'il doit désormais être assumé comme un choix. (...) La femme qu'on s'est mis à défendre est devenue une construction sociale, un être désincarné. L'égalité que l'on a réclamée pour elle devient une égalité abstraite, étrangère aux réalités particulières du corps maternel. (...) Si l'on proposait autrefois aux femmes de procréer sans jouir, il leur faut désormais jouir sans procréer. (...) Mes grossesses ont laissé sur ma peau des séquelles dont mon homme est exempté. Son ventre est plat, le mien est flasque. Chaque cycle m'évoque l'enfant que j'aurais pu concevoir. Tous les mois, le sang me rappelle les différences qui nous séparent : dans ces moments-là, je serais prête à avaler n'importe quel médicament pour que cette souffrance cesse. La rébellion est tentante ! (...) La nature nous fait payer bien cher le privilège de donner la vie. Mais le déni ne résout rien. (...) Je n'oublie pas les progrès accomplis. Je ne défends pas la femme d'hier, mais celle d'aujourd'hui. Car on ne peut mettre en doute la prétendue libération féminine sans regretter la société patriarcale et ses stéréotypes. On peut critiquer la conception chimique sans être nostalgique des grossesses à répétition, et se défier du pouvoir médical sans lui préférer la superstition ou la résignation. On peut dénoncer la réduction de la sexualité à une activité récréative sans chercher à imposer un nouvel ordre moral. Je souhaite modestement témoigner de mon parcours, certaine de n'être pas seule dans mon cas. Je ne suis ni une putain repentie ni une cul-bénit. Je n'ai d'autres ambitions que de faire entendre une voix qu'on étouffe dans les brochures d'éducation sexuelle, qu'elle soient éditées par le planning familial ou par des associations religieuses. Et si les nouveaux puritains s'en offusquent, ils révéleront ainsi de quel côté sont les tabous et les dogmes. (...)

1 : Je suis enceinte, pas malade.

Mon enfant n'était pas planifié. Il n'y avait ni projet ni fantasme, c'est librement qu'il fut tout simplement accueilli.

Non seulement la jeune mère est à la fois coupable et inconsciente, mais elle se trouve enfermée dans une alternative qu'elle n'a pas choisie : la grossesse est soit un projet, soit une tache. Rien de naturel là-dedans, mais une anomalie dont il faut rendre compte. Toute grossesse est une rébellion. Par nature, elle contredit les idéaux d'indépendance, de liberté et d'épanouissement professionnel tant vantés par notre société. Non seulement elle fragilise, mais elle est un démenti flagrant à tous les relativismes. Rien de performatif, rien de subjectif, rien de socialement construit. Avec la mort, c'est l'expérience qui résiste le plus à toute emprise technique, à tout constructivisme, à tout volontarisme. La vie naît et meurt quand elle veut, et le corps qui l'abrite manifeste partout cette irréductibilité du donné. La femme enceinte, comme le cadavre, la preuve que tout ne peut pas être maîtrisé.

Pendant neuf mois, la femme enceinte devient le centre d'une attention paradoxale. J'ai souvent eu l'impression que le soin des médecins envers mon corps était à la mesure de leur mépris pour ma personne.

À l'école, on m'a appris comment enfiler un préservatif, me procurer la pilule ou me faire avorter, mais jamais ce qu'il convient de faire quand on attend un enfant. (...) Dans ce désarroi, quelle est la seule personne vers qui la femme peut légitimement se tourner ? Son gynécologue. Les médecins mesurent peut-être mal le rôle crucial qu'ils jouent au cours de la grossesse : confident, oracle, parfois unique repère. (...)

Me voici entrée dans ce premier trimestre de grossesse, souvent si éprouvant. Sans doute parce qu'elle est encore potentiellement « avortable », la femme enceinte doit pendant ces trois mois

garder pour elle sa grossesse, faire comme si de rien n'était, alors même qu'une fatigue énorme la terrasse, qu'elle a souvent des nausées, qu'elle commence entrevoir ce qui l'attend. (...)

J'aurais pu être une personne individuelle, avec une histoire propre, mais le temps d'un haussement de sourcils, j'étais redevenue un utérus, un ensemble de symptômes, un vase. Si sa mère n'est qu'un contenant, l'enfant n'est a fortiori qu'un contenu.

Ma grossesse a été suivie par deux gynécologues (deux femmes pourtant), mais aucune n'a jamais considéré mon corps autrement que comme un récipient malléable et incommode, mon fils comme un produit, et mon mari comme un témoin indifférent, sinon encombrant. A l'hôpital, pour mon échographie du troisième trimestre, j'ai presque pleuré quand le docteur, un homme cette fois, a eu la délicatesse de parler de mon bébé, et non pas du « fœtus », me précisant qu'il allait bien, me rassurant, me considérant comme une future maman et non comme une malade en puissance. C'est seulement à ce moment que j'ai réalisé la violence avec laquelle j'avais été traitée les mois précédents, violence déshumanisante pour moi, pour mon bébé, pour le père de mon enfant. (...) La femme enceinte désincarnée au moment précis où son corps forme en lui-même le corps d'un autre... Les témoignages les plus percutants à mes yeux sont néanmoins les plus anodins, parce qu'ils entrent en résonance avec le vécu de nombreuses femmes, victimes de violences ordinaires. La première d'entre elle consiste à les traiter comme des malades, des patientes incapables de mener à bien leur grossesse. Les femmes acceptent en serrant les dents une brutalité dans les hommes n'ont pas idée. Persuadées qu'elles doivent au médecin leur vie et leur liberté, elles n'osent plus élever la voix quand on malmène leur dignité. (...) Que les femmes demandent aux médecins si elles sont normales, plutôt que d'interroger leur propre ressenti, en dit long sur le pouvoir normalisateur de l'institution médicale.

Si le cabinet du gynécologue est le lieu d'une domination, c'est d'abord parce que la femme, et particulièrement la femme enceinte, a appris à se considérer comme ignorante, face aux savants, au sachant, qui doit lui révéler la vérité de son propre corps et de ses propres sensations.

N'accusons pourtant pas les médecins, ils ne sont que les rouages d'un système qui les dépasse. Ils doivent faire face aux angoisses générées par une société où il faut être performant, normal, maître de soi et de son destin. Ils sont les nouveaux oracles d'une époque qui ne tolère aucune déviation par rapport aux normes, aucune fragilité, aucun risque. L'échographe qui laisse passer un bec-de-lièvre, le gynécologue qui diagnostique mal une trisomie, la sage-femme qui n'anticipe pas une césarienne, sont immédiatement menacés de procès et d'opprobre, sommés de rendre des comptes.

Sommées de travailler jusqu'au huitième mois de grossesse, de rester performante, en taisant sa fatigue et ses douleurs, la femme enceinte (qui s'en étonnerait) guette anxieusement les moindres symptômes pathologiques, et réclame de son médecin l'attention que la société lui refuse.

Parce qu'on présuppose que le corps ne fait pas partie de l'identité de la personne, on considère que les révolutions qui affectent celui de la femme enceinte indemne son esprit. Réciproquement, le corps, scruté par les machines médicales, prend toute la place dans les salles d'exams, et occulte tout le reste. Dualisme auquel les femmes se résignent malheureusement souvent. (...) La grossesse est pourtant l'expérience de l'absence totale de dissociation entre le corps et l'esprit. La grossesse fait mentir tout les dualismes. (...) Le corps n'est pas une matière inerte, mais une histoire vivante.

Nulle part la femme enceinte ne trouve un lieu où vivre pleinement sa spécificité. Ce serait reconnaître que la femme vit des expériences uniques, particulières, irréductibles au vécu masculin, ce qui est inadmissible. Cette irréductibilité du vécu, niée dans la sphère sociale, et laissée aux bons soins des médecins et des publicistes, la seule attention particulière dont bénéficie la femme enceinte étant ses consultations et ses prises de sang, ses cosmétiques et ses cours de fitness. Habités à gérer le corps des femmes, à le voir comme une machine, les experts médicaux (il n'y a là rien d'étonnant) considèrent également l'accouchement comme un problème technique et non comme une épreuve initiatique.

Dans la mesure où il n'y avait rien à faire, le sage-femme jugeait sans doute sa présence

superflue. Il y avait en effet rien à faire, il y aurait eu beaucoup à dire, pour me soutenir et me rassurer. Si aucune action n'était possible une présence était en revanche nécessaire. (...) Mon accouchement n'a pas été traumatisant, seulement emblématique de ce désarroi du soignant lorsqu'il ne peut faire usage d'une solution technique.

« Il y a cent ans, tu serais morte en couche ! » C'est ce qu'on me rétorque souvent, quand j'ose dénoncer les violences obstétricales. Toute critique de la technique serait une forme d'ingratitude, une attitude d'enfant gâté. Une manière efficace d'inhiber la pensée. Tout d'abord, la noirceur du passé ne justifie pas la grisaille du présent. (...) C'est au fond une forme de conservatisme, d'autant plus insupportable qu'elle se fonde sur des informations erronées. La première cause de mortalité lors de l'accouchement était en effet la fièvre puerpérale, une maladie infectieuse transmise par les médecins eux-mêmes à cause des conditions d'hygiène déplorables dans lesquelles ils exerçaient. (...) Au cours du 18^e siècle (...) La surenchère d'outils (pince, forceps, bistouri) des gynécologues de cette époque n'est sans doute pas étrangère à la forte mortalité maternelle qu'on y constate. (...)

Malheureusement, à force d'insister sur les risques de complications, on oublie que l'accouchement, si douloureux soit-il, est un acte naturel, qui peut se dérouler sans encombre. Pourtant, malgré le risque minime de mortalité, la plupart des femmes sont convaincues qu'elles seraient mortes sans l'aide des médecins, persuadées que leur corps est incapable de donner naissance sans béquille technique. C'est cette illusion qu'il faut briser.

Si les sites pour femmes enceintes abondent de conseils pratiques pour préparer son séjour à la maternité, taisent pudiquement la réalité du post-partum, ce secret honteux dont les femmes ne parlent pas. Seule ma mère m'avait pudiquement avisée d'acheter une bouée pour m'asseoir dessus : précieux conseil que je n'ai pas suivi, parce que j'étais gênée. J'ai eu tort. Car personne ne m'avait prévenue que j'aurais des difficultés à m'asseoir, à marcher, que je saignerais pendant des semaines, que je dégagerais une odeur de transpiration à dix kilomètres à la ronde, que je serais incontinente, que l'idée même de refaire un jour l'amour m'angoisserait durablement. (...) Mais, dans la réalité, les jeunes accouchées sont épuisées, sentent mauvais, leur corps est lourd et encombrant. Voilà la vérité. Il faut la dire, non par complaisance, mais pour libérer toutes celles qui se sentent faibles, nulles, ingrates, parce qu'elles traînent en jogging sur leur canapé avec un indice de séduction proche de zéro. (...) Traditionnellement, et encore dans certains pays aujourd'hui, la jeune accouchée bénéficiait pourtant de quarante jours pour se remettre de l'accouchement : c'était les relevailles. (...) J'ai toujours une pensée émue pour le rédacteur anonyme du Lévitique qui a pris soin d'inscrire dans la Bible cette période particulière pour la femme. La quarantaine me semble bien plus respectueuse que la disponibilité qu'on exige aujourd'hui. (...) La liturgie des relevailles, où le prêtre revient chercher l'accouchée sur le seuil de l'église, loin d'être un rituel stigmatisant, comment là stupidement prétendu, est une cérémonie d'action de grâce, où toute l'assemblée se réjouit pour la jeune mère et salue sa nouvelle identité. (...) L'accouchement est une mission qui tutoie la mort : on n'en sort pas indemne. C'est un acte mystique, la traversée de l'Achéron : une expérience mortelle.

L'hôpital est l'asile de toutes les souffrances et de tous les mystères auxquels notre époque ne donne plus sens. La mort, la douleur, la naissance : étape initiatique transformée en problèmes techniques.

La femme ayant délégué aux médecins la gestion de sa fécondité et le contrôle de sa vie sexuelle, il était logique qu'elle soit livrée à leurs expertises pendant sa grossesse. Son corps étant considéré comme un ensemble de mécanismes qu'on peut perturber chimiquement et reproduire en laboratoire, ce dernier, défini comme un tas de cellules, ne pouvait être traité comme un bébé par ceux-là mêmes qui avortent son semblable dans les blocs opératoires.

2 : Les Vierges effarouchées.

On pourrait par exemple insister sur la responsabilité du couple dans la prise en compte des

dangers, faire remarquer que les problèmes qui sont causés par une relation sexuelle devraient pouvoir être affrontés à deux. Mais pour cela, il faudrait ne pas dissocier la sexualité de la relation amoureuse durable. Il est incroyable que les comportements sexuels socialement valorisés (diversification des expériences, libertinage, vagabondage, précocité) soient ceux-là mêmes qui comportent le plus de risques : multiplication des menaces d'infection et de grossesses que nos jeunes couples seront incapables d'assumer. Il faudrait alors renégocier la place que notre société accorde au sexe juvénile, la manière même dont est envisagé l'acte sexuel.

Le *Kama Sutra* n'a rien d'un Wikipédia du sexe, c'est avant tout un manuel d'initiation. Nous devrions plus souvent nous souvenir que l'érotisme est un art initiatique, qui n'a rien d'une pénétration mécanique ou animal, mais doit être découvert par étapes, en acceptant que le plaisir prenne son temps, et que le corps se façonne. Jeune fille j'aurais aimé qu'on me le dise. Plutôt que cet impératif de jouir tôt, beaucoup, et tout de suite, les adolescentes ont sans doute besoin d'entendre que leur corps doit s'éveiller petit à petit la sexualité, et qu'elles sont en droit d'exiger des garçons qui respectent cette lente initiation. Prendre le temps des baisers, des effleurements, des caresses, sans immédiatement parler pénétration, contraception, capotes et sida.

C'est toujours la même vieille illusion qui consiste à croire qu'une solution, parce qu'elle est technique, serait forcément neutre. Or il importe de voir que les techniques de contraception artificielle, loin d'être neutres, implique une vision de la relation sexuelle, du couple, du corps féminin et de la procréation absolument inédite.

Heureusement que j'étais informée, me direz-vous ! Quant à moi, j'aurais aimé au contraire qu'on me dise que cela n'aurait pas dû se passer ainsi, que faire l'amour n'était pas une étape obligée à subir à n'importe quel prix, que je ne devais pas être la seule dans le couple endurer le revers de la médaille. J'aurais aimé qu'on me dise que j'étais en droit d'exiger un amour respectueux de mon immaturité, tant qu'il le faudrait. Qu'on me dise qu'un amour adolescent n'est pas obligé d'être immédiatement synonyme de pénétration, qu'on peut prendre le temps du désir. Qu'on a le droit d'attendre d'être prête, c'est-à-dire mature, et pas seulement stérile. (...) Je croirais que l'on respecte vraiment le droit des femmes à disposer de leur corps quand les jeunes filles cesseront de se sentir obligées de prendre la pilule et de s'imposer un examen gynécologique traumatisant, au cas où un jeune homme aurait envie de les déflorer. Cette injonction être toujours disponible au plaisir est le dernier refuge de l'aliénation et de la phallocratie.

Les techniques contraceptives et abortives font peser sur elle seule le poids de la fécondité du couple, et se retournent contre elle en cas de défaillance. Monsieur, lui, peut dormir sur ses deux oreilles, ni les hormones ni le curetage ne le concernent, ce n'est pas lui qu'on stérilise et qu'on avorte.

3 : Nous ne sommes pas des sex machines !

De Pygmalion à *Metropolis*, l'histoire regorge de mythes ou l'homme révèle sa folie créatrice. Tandis que la femme engendre l'homme par nature, l'homme mobilise toutes ses ressources techniques pour recréer la femme à son goût. Le sculpteur Pygmalion comme l'ingénieur Rotwang tentent de substituer la fabrication technique à l'engendrement naturel. Il est frappant de voir que l'homme, lorsqu'il se fantasme créateur, ne cherche pas d'abord à fabriquer des enfants, mais des femmes ! Créer des enfants, c'est chercher à égaler la femme, à se placer sur le même terrain qu'elle, celui de l'engendrement des générations futures. Créer une femme, en revanche, c'est soumettre cet engendrement lui-même, devenir la cause de la cause, le créateur de la créatrice.

4 : La double peine des *working girls*

Si les femmes sont sommées de rester jusqu'au bout des nymphettes désirables, c'est aussi parce qu'elles se doivent d'être disponibles pour leur employeur. Sans même parler du harcèlement sexuel de la part des collègues, la première pression qui pèse sur les femmes est de ne pas tomber

enceinte abusivement et inopinément. La femme moderne est libre, élancée dans son tailleur à la mode, il n'y a pas de trace de Pom'Potes sur son attaché-case. L'injonction d'être mince et stérile se fait l'écho à celle d'être compétitive sur le marché du travail. La femme doit faire taire ce ventre qui l'encombre et cette fécondité qui menace sa carrière. C'est à même son corps que se joue son avenir professionnel, et tout un arsenal technique est mis pour ce faire à sa disposition.

Suivre le rythme : là, réside une différence fondamentale entre l'homme la femme. Certes, l'homme participe lui aussi de cette logique de la planification de la rentabilité. Mais c'est sur son propre corps que la femme projette ses plans, c'est son propre corps qu'elle doit dompter pour qu'il corresponde à ses ambitions. Ainsi, le plan de carrière idéale valorisée par notre société (des études longues, un pic de performance autour de 30 ans, un sommet de carrière vers 40 ans) est absolument contradictoire avec le rythme du corps féminin (une fécondité maximale avant 25 ans, une maternité qui s'étale de 25 à 40 ans, puis la ménopause). Or, plutôt que d'adapter la logique sociale aux exigences corporelles des femmes, en valorisant le travail et l'expérience des femmes de l'âge mûr, on préfère soumettre le corps féminin par des moyens techniques. En pratique, cela consiste à prendre la pilule entre dix-huit et vingt-cinq ans, c'est à dire au moment où la femme connaît des piques hormonaux qui la rendent très féconde, et à se faire poser un stérilet entre vingt-cinq et trente-cinq ans, puis à utiliser diverses aides médicales (hormones ou fécondation in vitro) pour procréer passé 35 ans, au moment où le corps cesse d'être naturellement fécond.

Le Professeur David Sinclair, fondateur de l'entreprise OvaScience, prédit ainsi la prochaine commercialisation d'une pilule destinée à rendre leur fertilité aux pré-ménopausées en « rajeunissant leurs vieux ovules ». On vous vend une pilule pour être stérile lorsque vous êtes féconde, puis on vous vend une pilule pour être féconde lorsque vous devenez stérile. C'est ce qu'on appelle une société de marché : contraintes de soumettre leur corps au marché de l'emploi, les femmes alimentent par la même occasion le vaste marché de la procréation.

Le père peinard. A ces femmes, Chantal Birman, militante historique du Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception (MLAC), conseille de refuser la pilule et de laisser leur compagnon assumer la contraception qu'ils imposent à leur conjointe, en utilisant des préservatifs par exemple. « Et il est rarissime qu'il tienne plus de trois mois. » De la même manière, elle reconnaît que « la plupart des interruptions volontaires de grossesse sont dues au refus du père ou à son silence. Mon expérience me montre que les femmes auraient dit oui si le père avait dit oui. Les trois quarts des IVG n'auraient pas eu lieu si l'homme se montrait plus explicite sur son désir d'enfant. »

Il faut savoir que le taux de réussite des fécondation in vitro chute à 10 % à 40-41 ans, 6 % à 42-44 ans et 1 % à partir de 45 ans. (...) À celles qui ne peuvent pas souffrir une GPA, des entreprises comme Google ou Facebook proposent désormais de congeler leurs propres ovocytes afin de pouvoir se consacrer pleinement à leur carrière pendant leur jeunesse, quitte à devoir enfanter pendant leur retraite anticipée. (...) Au moins cette logique a-t-elle le mérite de ne pas complètement méconnaître l'existence du corps féminin et de ses rythmes, ne fût-ce que pour les soumettre ! Ce qu'il y a d'insupportable dans les discours abstraits sur l'égalité des sexes devant l'emploi, c'est qu'ils passent sous silence la contrainte de la fécondité pour la femme active. On fait semblant de s'étonner que les femmes choisissent moins spontanément des carrières extrêmement prenantes, qui exigerait d'elles le sacrifice de leur maternité. Or, si les femmes préfèrent majoritairement être fonctionnaires, professeurs, infirmières, ou exercer des professions libérales, ce n'est peut-être pas seulement parce qu'elles sont stupides ou aliénées. Il se pourrait même que, douées d'un libre arbitre, elles aient choisi ces métiers en connaissance de cause. Les femmes qui décident d'être infirmière ou de travailler à mi-temps ne le font pas parce qu'elles s'estiment inférieures aux hommes, mais parce qu'elles savent que ce type de carrière leur laissera l'opportunité et le temps d'être mère, sans avoir pour cela à attendre la quarantaine ou à payer une nourrice vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Or les techniques de contraception et de reproduction artificielles permettent de négliger cette réalité du corps féminin et ses contraintes. Puisque la femme peut choisir si et quand elle veut

enfanter, alors la grossesse n'est plus considérée comme une discrimination réelle, mais comme un choix que la femme doit assumer seule. Après tout, celle qui choisit d'avoir un enfant à 30 ans ne peut pas ensuite se plaindre que sa décision affecte sa carrière ! Encore une fois la technique, liée à la logique du projet, fait peser sur la femme seule le poids de sa fécondité, exonère la société d'une réflexion sur la place qu'elle accorde à la maternité, et donc à la féminité, dans son ordre des valeurs et dans sa hiérarchie socio-économique. C'est toujours cette même logique qui est à l'œuvre : la solution technique dispense d'une réflexion politique et laisse la femme seule face à la dépossession de son propre corps. (...) Voilà donc la solution du conflit ! Être mère à temps partiel pour pouvoir travailler à plein temps ! (...) On se demande, au terme de l'ouvrage, si ce qui doit être préservé et respecté, ce sont les femmes, ou leurs emplois... (...) Parce que leur corps est nettement moins impliqué dans la procréation et l'éducation du bébé, les hommes peuvent déjà se prévaloir d'une paternité à temps partiel, les soins apportés à leur progéniture représentant une tâche parmi d'autres dans leur agenda quotidien, tandis que la jeune mère est entièrement requise par son nourrisson, qui dépend dramatiquement de son odeur, de sa peau, de son goût, de tout son corps. Qu'importe !

Les « trucs techniques », contraceptions et autres reproductions assistées, permettent un « choix » au sein d'un système de dichotomie ininterrogées : le choix de l'esprit contre le corps, de la production contre la reproduction, du travail actif contre la nature passive ; le triomphe de l'homme sur la femme. Considérer en effet que tout ce qui relève de la nature et de la procréation, de l'économie domestique et de l'éducation des enfants, occupation encore traditionnellement féminine, est une activité passive et improductive, c'est admettre une vision binaire et machiste du monde, où ne sont valorisées que les seules activités transitives, activités de production et de domination, de commercialisation et de capitalisation. (...)

Seuls les échanges monnayés, sont considérés comme socialement valables. Si je cuisine pour mes enfants, je ne travaille pas, parce que je ne réalise aucun profit ; si je cuisine pour des clients, en revanche, cette activité sera considérée comme un travail, parce que je ferai payer à mes hôtes, devenus des consommateurs, la peine que j'aurais prise à les servir. Et si je dépense cet argent pour rémunérer une baby-sitteuse dont je me serais passée en ne « travaillant » pas, cela ne fait qu'entretenir un système économique fondé sur l'accélération des échanges monétaires. Bref, pour qu'une activité soit reconnue comme telle, il faut que l'argent circule : le reste n'est qu'aliénation. (...) À ce titre, l'étymologie du mot « économie » est éloquente : administration du foyer. *Oikos*, en effet, désigne en grec tout ce qui a trait à la vie commune : la maison, le patrimoine, qu'il est essentiel de préserver et de transmettre en respectant ses équilibres. Il s'agit donc de refonder notre société sur le foyer et non plus sur la finance. Il y aurait dès lors une continuité, et non plus une antithèse, entre la vie familiale et la vie économique des mères. Dans la mesure où tous les travailleurs, et pas seulement les femmes, agiraient en vue des générations futures et de leur propre subsistance, la perspective changerait radicalement. La femme ne peut se sentir que divisée entre ses enfants et son boulot dans un monde où le travail a pour but l'accumulation de capital et non la pérennité de la vie humaine.

Qu'est-ce qui « doit être », précisément ? Je n'ai pas la prétention de résoudre ici la quadrature du cercle, la réconciliation entre les femmes, leurs corps, leurs ambitions est celle de la société. Je constate seulement que la mise en œuvre de solutions uniquement techniques permet de faire disparaître cette question de la discussion politique, laissant les femmes seules face à leur dilemme. Il est tellement plus simple de vendre des hormones que de se demander comment concilier les exigences du corps et celles de la productivité. Tellement plus simple de rembourser des FIV ou des IVG que de demander aux hommes d'assumer leur paternité et de respecter l'horloge biologique de leurs femmes. Tellement plus simple de congeler les ovocytes de ses salariées que de laisser une place à la maternité dans la logique de l'entreprise. (...) Concrètement, l'un des principaux obstacles que doit affronter la femme enceinte, ou la jeune mère, qui prétend avoir une vie professionnelle, ce sont les déplacements, les interminables trajets imposés par une division de l'espace entre zone d'habitation, zones de production et zones de consommation. Toutes les mères vous diront leurs difficultés à jongler entre le bureau, la nourrice, les courses, les embouteillages et

les heures de pointe. Une économie respectueuse des équilibres familiaux passe d'abord par une nouvelle géographie de l'emploi, qui rétablisse l'unité entre lieu de vie et lieu d'activité. (...) À ceux qui trouvent cette perspective utopique, on peut rappeler que cette distinction entre le foyer et l'usine est une invention extrêmement récente en France qui date, au plus tard, du XIXe siècle, et n'existe que dans les pays développés du globe. La ferme, l'atelier, la boutique, faisait autrefois partie intégrante du foyer, rendant inopérante la distinction entre vie domestique et activité professionnelle. Cela n'allait pas sans inconvénients, mais avait le mérite de ne pas transformer les *working girls* en *taxi drivers*. À ce titre, le développement des crèches d'entreprise est un phénomène ambivalent. Si elle simplifie la vie des parents, elle contribue également au mouvement d'absorption de la vie privée par la logique d'entreprise. (...) Un monde où les pères et les mères travailleraient à mi-temps pour pouvoir vivre à plein temps. L'emploi partiel pour tout le monde : voilà un partage des tâches équitable ! La solution semble naïve, elle permettrait pourtant de remettre concrètement le foyer au centre de l'existence, de responsabiliser les pères, de soulager les mères et surtout de sortir d'un modèle consumériste qui confond bonheur des familles et pouvoir d'achat des ménages. (...) Travailler moins, moins loin, pour consommer moins et mieux : tout le monde, hommes, femmes et enfants, et trouverait son compte, hormis ceux dont les bénéfices dépendent de notre aliénation.

A l'échelle d'un mois, une salariée devrait pouvoir se mettre en sous-régime les jours où elle est indisposée, quitte à travailler davantage dans ses périodes fécondes, souvent caractérisées par une plus grande énergie. (...) A l'échelle d'une grossesse, la salariée enceinte devrait bénéficier d'un aménagement horaire, d'un congé maternité décent, et d'une plus grande sécurité de l'emploi. Rappelons en effet que la France, pourtant championne de la protection sociale, est dans les catacombes du classement en terme de congé maternité, avec ses seize ridicules semaines, entre le Chili et le Mali, très loin derrière la Suède (75 semaines), la Bulgarie (58 semaines) ou encore l'Angleterre (39 semaines).

Trop souvent, les femmes sont sommées de choisir entre deux aliénations : les grossesses à répétition ou une planification technique aliénante. Ce faisant, on nous fait croire que les progrès techniques ont sauvé les femmes de leurs servitudes naturelles. Pourtant, les Français n'ont pas attendu l'invention de la pilule pour pratiquer une sexualité responsable et limiter intelligemment les naissances. Le chiffre de 2,7 enfants par femme n'a pas évolué, en France, depuis 1870, c'est-à-dire bien avant les premières hormones synthétiques.

Au contraire, une connaissance partagée des cycles de la femme, enseignée à tous les jeunes avec le même zèle que les méthodes de contraception mécanique et chimique, serait un moyen efficace de passer d'une société du contrôle technique à une société de la responsabilité commune.

Le mariage est donc la reconnaissance de cette dimension sociale du corps, de l'impact social de sa fécondité, et de la responsabilité collective que devrait impliquer. Parce que le sexe est une relation sociale, il ne peut pas être relégué dans la sphère privée au moyen des techniques plus ou moins artificielles.

5 : Contraception : je maîtrise, merci !

Or il convient de souligner que le fameux slogan « mon corps m'appartient », qui fait de notre corps notre propriété, est en réalité une mauvaise traduction du slogan américain « *our bodies, ourselves* », c'est-à-dire littéralement : « Notre corps, nous-mêmes ». Mon corps n'est pas un bien, une chose qui m'appartiendrait accidentellement, ce n'est pas une médiation entre moi et le monde : mon corps, c'est moi en temps que je suis dans le monde.

Le point commun entre l'agroécologie et la régulation naturelle des naissances est que, fondées sur l'observation du réel tel qu'il est, ces techniques ne nécessitent aucune intervention extérieure, et nous rendent indépendants. Le maraîcher en permaculture, muni de son seul savoir, n'a besoin d'aucun engrais, puisqu'il utilise les symbioses existant naturellement entre les plantes

pour les protéger ; il n'a besoin d'aucune semence, puisqu'il fait ses semis d'une année sur l'autre ; il se passe de toute machinerie onéreuse, puisqu'il fonde sa pratique sur des dynamiques naturelles. De la même manière, les méthodes de régulation naturelle demandent de l'attention, du dialogue et de la bonne volonté. Elle ne nécessitent aucune pilule, patch, capotes, implant, ni clinique ni experts. Les couples désireux de régler naturellement leur fécondité ont besoin d'un papier, d'un crayon, d'un thermomètre, mais surtout de l'accompagnement d'un couple plus expérimenté et d'une certaine dose de confiance, de patience et de bonne volonté. Voilà pourquoi elles favorisent, en passant, la transmission et le lien social.

Or, confondre les méthodes naturelles avec la méthode du retrait ou la méthode Ogino, comme le fait cette brochure, ainsi que de tous les articles officiels sur le sujet, atteste au mieux d'une grande malhonnêteté intellectuelle, au pire d'une ignorance très préoccupante pour des personnes censées informer les jeunes et les moins jeunes. (...) Concrètement, il existe trois signes principaux qui permettent à une femme de savoir si elle est féconde : la consistance de sa glaire cervicale, l'évolution de ses courbes de température, et la dilatation de ce col de l'utérus. (...) L'observation de la glaire cervicale est la base de la méthode Billings, inventée en 1964 en Australie par les docteurs John et Évelyn Billings, mais introduite en France seulement en 1982. L'efficacité de cette méthode, dans ses conditions idéales d'utilisation, serait de 96,9 à 98,5 %, mais ces pourcentages varient en fonction de l'expérience et de la formation des couples qui y ont recours. (...) Une étude des universités de Heidelberg, Cologne, Pampelune et Oxford (*Human Reproduction*), publiée en 2007, affirme ainsi que son indice de Pearl se situerait entre 0,2 et 0,4 (taux de grossesse pour cent femmes pendant un an), contre 0,3 à 8 pour la pilule, 0,1 à 8 pour le stérilet, 2 à 15 pour le préservatif, 6 à 16 pour le diaphragme, et 18 à 29 pour les spermicides. (...) Au contraire, le stérilet datant de l'Antiquité et le préservatif du XVI^e siècle, la méthode symptothermique fait figure d'aventure révolutionnaire... parce qu'elle est innovante, gratuite, écologique, responsabilisante et sans effets secondaires, son développement représente un espoir pour toutes les femmes désireuses de se réapproprier leur corps. C'est pourquoi l'expression régulation autonome des naissances me paraît plus précise que celle de régulation naturelle dans la mesure où certains de demi-habiles ne manqueront pas de faire remarquer que la méthode d'auto-observation, bien que fondée sur l'étude des rythmes naturels de la femme, intervient sur sa fécondité et donc ne laisse pas libre cours à la « nature ». Quoi de moins « naturel » qu'une appli pour smartphone ? Mais la nature ainsi comprise se confond avec la fatalité, révélant le mode de pensée mythique et archaïque des tenants d'une telle objection. Respecter la nature ne signifie pas s'abandonner passivement à notre biologie, mais, au contraire, agir dans la limite de ses lois. Il ne s'agit pas de respecter la nature en soi, parce qu'elle serait bonne et vraie, mais dans le but d'acquérir une réelle autonomie. C'est pourquoi je parle plus volontiers de régulation autonome des naissances, par opposition à la dépendance dans laquelle la contraception chimique place la femme. (...) Qui sait que les hormones de synthèse sont des perturbateurs endocriniens extrêmement puissants qui contiennent des substances massives par ailleurs interdites pour d'autres produits de consommation ? On explique rarement à la femme que la contraception hormonale empêche l'ovulation en faisant croire au corps qu'il est déjà en situation de grossesse. Les femmes sous hormones sont donc sans le savoir hormonalement enceintes pendant plusieurs années consécutives ! C'est pourquoi les règles qu'elle croient avoir sont un simulacre destiné à les rassurer, à leur faire oublier qu'elles sont sous contrôle chimique. Une femme qui prend des hormones n'ovule pas, elle n'a pas de cycle, donc pas de réelles menstruations. Les saignements entre deux plaquettes de pilule sont seulement dus à une chute brutale du taux d'hormone, elle n'ont aucune fonction biologique. (...) C'est seulement parce que les femmes étaient inquiètes de ne pas avoir perdu leurs règles qu'on a décidé de rythmer artificiellement la prise de la pilule sur un cycle de 28 jours : 21 jours de pilule et 7 jours d'arrêt provoquant des saignements illusoires. Curieuse émancipation que celle qui repose sur un leurre biologique et psychologique ! (...) De la même manière, on explique rarement en cours de SVT que le stérilet en cuivre agit en lésant l'endomètre, afin qu'il ne soit plus apte à accueillir l'embryon. Son efficacité repose donc sur une inflammation

permanente de l'utérus. Pudiquement renommée DIU (dispositif intra utérin), le stérilet, contraception la plus utilisée dans le monde, implique donc chaque mois une potentielle fausse couche dont la femme ne saura rien. (...) Faut-il pourtant rappeler que près de trois avortements sur quatre (72 %) sont pratiqués alors que la victime prenait une contraception, la pilule dans 42 % des cas ! Chez les 20-24 ans, l'oubli de la pilule est même la première cause de grossesse non désirée (42,3 %), loin devant la capote qui craque ou l'absence de contraception. (...) Il est tout de même incroyable qu'une société qui prétend défendre les femmes dans tous les autres domaines, considérant par ailleurs la santé comme le bien le plus précieux, soit disposée à de telles concessions quand il s'agit de la sacro-sainte contraception chimique ! (...) Grâce à la publication de livres tels que « J'arrête la pilule », la parole médiatique se libère, et la critique des hormones synthétiques cesse d'être l'apanage d'associations confidentielles. Désormais, on peut être féministe et critiquer la pilule : c'est déjà un progrès.

6 : PMA, GPA : de la sous-traitance à la maltraitance.

Tout comme les adversaires de la pilule ont longtemps été suspectés de vouloir renvoyer les femmes au foyer, les critiques des procréations médicalement assistées sont aujourd'hui accusés de nier la souffrance des couples en mal d'enfant.

Un processus d'autant plus pénible que, contrairement à l'homme, la femme naît avec un nombre d'ovules limité. La charge symbolique et physique du trafic d'ovules n'a donc rien à voir avec celle du « don » de sperme. Pourtant la législation continue à les amalgamer. Encore une fois le corps de la femme doit s'aligner sur celui de l'homme, au mépris de ses spécificités, comme si dix jours de piqûres et un prélèvement sous anesthésie étaient comparables à une rapide masturbation sans aucune séquelle potentielle. On s'étonne ensuite que les femmes rechignent un tel don ! (...) Si les femmes sont peu enclines à se soumettre gratuitement à une ponction ovarienne, difficile de les imaginer portant gracieusement l'enfant d'autrui ! Le même lexique du don et de la générosité est pourtant invoqué pour justifier la pratique des mères porteuses. (...) Pour commencer, il faut se demander ce qui peut motiver une femme à louer son ventre et à vendre l'enfant qu'elle porte à des étrangers. La réponse est simple : il n'y a pas un seul pays où la mère porteuse n'est pas payée pour sa collaboration. Quand la rémunération est faible, on appelle cela une compensation, la GPA est qualifiée d'éthique ; quand la rémunération est élevée, ou implique des intermédiaires qui s'en mettent plein les poches, on appelle cela du trafic d'êtres humains et la GPA est dénoncée comme commerciale. Le Canada, par exemple, autorise uniquement les GPA éthiques altruistes et considère que les mères porteuses ne sont pas rémunérées, mais seulement remboursées pour les désagréments subis, avec une limite maximale de 22 000 €. Il faut être de très mauvaise foi pour ne pas comprendre que ce « dédommagement » peut être une raison suffisante pour bien des femmes en difficulté financière, souvent endettées et peu qualifiées.

Prompts à dénoncer le naturalisme sous tous ses aspects, les spécialistes du genre ignorent curieusement sa traduction technique. Dans la GPA, la femme est-elle autre chose qu'un ventre ? Une couveuse ? Le respect dont on peut éventuellement l'entourer, l'abnégation altruiste dont elle peut faire preuve, ne devraient pas aveugler les féministes, qui dénoncent par ailleurs une telle réduction au sein du mariage traditionnel ! Si la femme mariée, qui procrée pourtant gratuitement, souvent avec amour, pour le père de ses enfants, est considérée comme une victime du patriarcat aliénée à son utérus, que dire de celle qui prête son ventre à des étrangers, le plus souvent contre dédommagement ! (...) « Nous ne pouvons pas faire de distinction dans les droits, que ce soit la PMA, la GPA ou l'adoption. Moi je suis pour toute liberté. Louer son ventre pour faire un enfant ou louer ses bras pour travailler à l'usine, quelle différence ? C'est faire un distinguo qui est choquant. » Il faut accorder Pierre Bergé le mérite de la cohérence. L'ultralibéralisme, conjugué à la déconstruction de l'unité du corps, implique que ce dernier, considéré comme un ensemble de mécanismes insignifiants, puisse être mis intégralement sur le marché comme autant de pièces détachées. (...) On prétend sans arrêt que les femmes étaient jadis assujetties aux devoirs de

perpétuer la lignée, au risque de leur corps, de leur santé, leur vie. A-t-on beaucoup évolué depuis ?

Quel est le point commun entre une coccinelle, vous-mêmes et les chutes du Niagara ? Votre existence n'est l'œuvre de personne, vous avez surgi dans l'être sans que quelqu'un ait dessiné votre plan, soumis votre projet à des autorités compétentes, voté votre réalisation, avalisé votre production. Vous n'avez été ratifié par aucun pouvoir, vous n'êtes pas la version améliorée d'un précédent produit, et personne n'a rien à redire à votre existence. La naissance est l'acte anarchique par excellence. Le corps féminin est le dernier refuge de cette liberté absolue, où la nouveauté germe hors de tout contrôle, où la vie montre sa supériorité sur toute contrainte. Du moins c'était le cas jusqu'à ce que les techniques de maîtrise de la fécondité ne fassent de cette dernière enclave le lieu de toutes les spéculations.

La vie n'est plus sur surgissement libre, et le corps féminin n'est plus le lieu de cet accueil et de cette liberté. La vie est le résultat d'un projet, et le corps féminin est la toile de fond de cette projection, la machine qui permet de produire ce que l'on a projeté. En temps que tel, ce corps rentre tout d'un bloc dans l'univers des réalisations techniques, avec son cortège d'expériences et d'artefacts, avec ses exigences de performance et de rentabilité, dans la sphère de ce qui peut être commercialisé, et sur quoi on peut légiférer.

Comme pour la pilule et l'avortement, on n'envisage jamais d'alternatives sérieuses à la procréation médicalement assistée. Pourtant, à chaque fois que je regarde, d'une par le nombre d'avortements, d'autres part celui des demandes de PMA et d'adoption, j'ai le sentiment de deux lignes parallèles qui s'ignorent. (...) Or, plutôt que de mettre les unes en communication avec les autres, ce qui permettrait une double alternative à l'IVG et à la PMA, et éviterait sans doute à bien des femmes de s'exposer à des actes médicaux traumatisants, on fait tout pour traiter les grossesses non désirées et les grossesses très désirées comme deux réalités qui n'ont absolument rien à voir l'une avec l'autre. Comme l'écrit avec force le sociologue Luc Boltanski dans son remarquable ouvrage *La Condition fatale*, les possibilités techniques dont nous disposons ont induit une forme de schizophrénie collective, qui distingue radicalement les « fœtus sans valeur », les embryons avortés dont on refuse de parler, et les « fœtus sans prix », ces enfants tant désirés, dont l'attente légitime toutes les manipulations génétiques. Boltanski va jusqu'à parler de « discrimination » entre ces deux catégories de fœtus, que rien ne distingue pourtant d'un point de vue biologique ! Si l'on dénie au premier jusqu'au statut d'être vivant, on confère l'humanité au second avant même leur conception.

Ceux qui est trouvent formidable qu'une femme soit payée pour porter l'enfant d'une autre s'insurgent à l'idée qu'on puisse préférer transformer le drame d'une grossesse non désirée en une occasion de solidarité. On pose souvent la question du droit à l'origine des enfants nés sous X, sans étendre le raisonnement aux enfants nés d'un don de gamètes, d'un transfert d'embryon, ou d'une mère porteuse, pourtant bien plus nombreux ! (...) Si la souffrance de celle qui abandonne son enfant doit être terrible dans les deux cas, la mère qui choisit de confier son bébé plutôt que d'avorter le fait pour lui permettre de vivre, et non pas pour satisfaire le désir d'autrui. C'est peut-être simpliste, mais je suis convaincu que si l'on autorisait la femme enceinte à rencontrer le couple qui accueillerait son enfant, elle aurait moins l'impression de l'abandonner dans locaux impersonnels de la DDASS. Quoi qu'il en soit, une féministe digne de ce nom devrait encourager toutes les initiatives qui multiplient les possibilités offertes aux femmes, surtout si elles leur permettent de s'émanciper de leur dépendance technique.

C'est le regard même que nous posons sur le corps féminin est sur sa fécondité qu'il faut transformer.

7 : Sages-femmes et hommes savants : un long divorce.

Voilà le coup de force où s'initie la philosophie socratique, et avec elle toute la philosophie occidentale : la naissance d'un être est un phénomène moins important que l'éducation d'un esprit. (...) Combien de fois, enceinte ou jeune maman, ai-je entendu cette question insupportable : « Et

sinon vous faites quoi dans la vie ? » (...) Malheureusement, l'idée selon laquelle la femme n'est qu'un mâle amputé, privé de semence, traverse toute l'antiquité, est reprise par les Pères de l'Eglise, perdue au Moyen Âge, et triomphe chez le père de la psychanalyse, Freud, dont les théories continuent de saturer notre vision de la sexualité féminine, de trouver de curieux prolongements dans les fantasmes d'une libération technique du sexe féminin. La fillette, nous explique Freud, croit longtemps qu'elle est un petit garçon comme les autres, avant de découvrir qu'elle est dépourvue de pénis, privée d'organe, déception dont elle ne se remettra jamais complètement : c'est le fameux « complexe de castration » ou « envie de pénis ». (...) Tout se passe comme si Freud transposait dans l'inconscient ce qu'Aristote considérerait comme une vérité anatomique. (...) Bien sûr, la femme a une dignité égale à celle de l'homme, une intelligence au moins aussi développée. Est-il seulement nécessaire de le rappeler ? Bien sûr, son destin n'est pas uniquement la maternité, et celles qui ne seront jamais mères n'en resteront pas moins femmes. Mais ignorer la possibilité structurante qu'ont les femmes de donner la vie est au mieux un aveuglement, au pire une injustice.

Nier humanité de l'enfant *in utero* est également une manière courante de sous-estimer l'importance de la grossesse et donc le respect qui doit entourer le corps féminin. Si l'enfant n'est qu'un *fœtus* sans âme, alors la grossesse n'est qu'une forme particulièrement aliénante de l'aérophagie. Considérer que l'enfant n'est une personne que lorsque la société lui a donné son blanc seing, c'est déposséder la femme, encore une fois, de sa capacité à engendrer un être humain.

Nous n'avons pas de philosophie de la maternité, pas de philosophie pour penser l'expérience du corps féminin. Impensé, il est logique qu'il ne trouve pas sa place aujourd'hui dans les sphères intellectuelles, si ce n'est à travers des techniques qui visent à le maîtriser. (...) Les femmes ont adopté sur leur propre corps le point de vue extérieur et méprisant de la philosophie phallocentrée. La dissociation entre la femme et son corps, trouve son achèvement dans le dédoublement permis par les biotechnologies entre la génitrice et la mère. Un tel divorce n'est possible que sur la base d'une tradition philosophique qui s'obstine à penser la grossesse comme un objet d'étude et non comme une expérience à la première personne.

Le Deuxième sexe ne propose aucune solution sérieuse au problème féminin, se contentant de conclure laconiquement : « La dispute durera tant que les hommes et les femmes ne se reconnaîtront pas comme des semblables, c'est-à-dire tant que se perpétuera la féminité en tant que tel. » (...) Le corps de la femme est pour Beauvoir au mieux une source de jouissance, au pire un fardeau. Plaisir sexuel, menace de l'enfant : elle a parfaitement intégré sur elle-même le regard masculin qu'elle dénonce pourtant à longueur de page. (...) Mais le dégoût de Beauvoir ne connaît plus de limite quand il s'agit de décrire la grossesse et la maternité, ces expériences qu'elle juge sans les avoir jamais traversées.

Se transcender, c'est-à-dire aller au-delà de soi, au-delà de sa douleur, pour laisser passer un autre que soi : l'accouchement est un dépassement de soi, littéralement.

Avec un tel héritage, il est logique que la contraception et l'avortement soient devenus le second drapeau de l'émancipation féminine. Ne pas avoir d'enfant : la voie royale pour être vraiment libre, enfin semblable alors à l'homme ! Beauvoir l'envisage jamais une liberté authentiquement féminine, une liberté qui n'oblige pas la femme à nier son corps, à renoncer à sa maternité.

On me rétorquera que le XXe siècle a précisément vu naître la phénoménologie, une tentative pour penser radicalement l'incarnation. C'est vrai, mais, et c'est là notre drame, cette philosophie a donné voix à une incarnation masculine, qui se présentait comme neutre. Ce n'était pas leur faute si Husserl, Merleau-Ponty, Heidegger, Henry, et même Levinas avec ses pages si belles sur la paternité, étaient des hommes. (...) L'expérience charnelle du temps diverge selon les sexes et permet d'esquisser ce que serait une phénoménologie féminine, une définition phénoménologique de la féminité comme expérience du monde radicalement différente. La seule esquisse d'une telle phénoménologie que je connaisse est celle de Camille Froidevaux-Metterie dans *La Révolution au féminin*. Elle y définit d'abord l'expérience du féminin comme un certain rapport au temps, « rythmé par ces moments décisifs que sont la puberté et la ménopause, qui signalent l'entrée et la sortie de la condition maternelle ». (...) L'expérience féminine se caractérise, elle, par

une conscience tragique du temps qui passe, ce que Camille Froidevaux appelle « l'expérience de la perte » : « Pertes menstruelles qui disent chaque mois la disparition momentanée de la potentielle fécondité, perte de l'enfant qu'il faut laisser sortir de soi puis partir de chez soi, perte de la capacité maternelle elle-même dans la ménopause qui indique aussi la perte irrémédiable de la beauté ou de sa possibilité. » Il faut bien distinguer ici la perte, qui désigne un bien que l'on avait et que l'on n'a plus, de l'absence fantasmée par Freud, qui désigne un bien que l'on n'a jamais eu. (...) Au contraire l'expérience féminine du temps pourrait se décrire comme l'urgence de transmettre et de préserver ce qui doit l'être. C'est pourquoi le féminisme doit selon moi trouver un prolongement politique dans l'écologie, le corps féminin étant un espace de vie et de transmission au moins aussi originaire que les forêts primaires ou les banquises.

Pendant trop longtemps les femmes ont délaissé leur corps pour ressembler à des hommes. Les hommes, souvent captivés par leur nombril, doivent enfin comprendre qu'il est la marque de leur origine, et que cette origine est un corps de femme.

Donner aux femmes la possibilité de penser et de dire leur situation, leur incarnation, leur féminité, c'est sortir de la dichotomie nature/culture, corps/esprit, aliénation/liberté, pour penser, tout simplement, une nouvelle manière d'être. L'avenir du féminisme se jouera dans cette libération de la parole et des corps. Il est urgent de dire aux femmes que leurs contradictions ne sont pas des aliénations, que leur corps est beau et digne, que la société doit le respecter par ce que, sans lui, elle n'existerait pas. Une politique incarnée doit se donner pour but la vie de ses membres, dans la durée de leur génération, et non dans l'instant de leurs désirs individuels. L'expérience de la femme, comme conscience singulière du temps, de la chair, et de la nature, pourrait fournir les bases de cette politique, pour peu que l'on ose, enfin, la laisser être et devenir.

Conclusion : Pour une écologie incarnée : le corps retrouvé.

Cette politique respectueuse de la vie, qui s'adapte à la nature, au lieu de la soumettre de la détruire ; qui se projette dans la temporalité des générations ; qui préserve les équilibres spontanés ; qui défend ce que la vie a de fragile ; cette politique a un nom : écologie. L'*Oikos*, c'est la maison, le territoire, mais c'est aussi le patrimoine, la lignée.

Celui qui est prêt à déléguer la conduite de son corps à des laboratoires pharmaceutiques n'aura aucun mal à laisser l'administration de son pays aux mains des experts et des technocrates.

La place qu'une société accorde aux femmes révèle son estime pour le vivant en général. Ce sont les mêmes qui manipulent les embryons humains et les semences végétales, les mêmes qui trafiquent les gamètes et qui brevettent les êtres vivants : le rachat du leader mondial de semence transgénique Monsanto par le leader mondial de la contraception chimique Bayer en est la preuve éloquente. Toujours et partout, la même logique est à l'œuvre : faire commerce de ce qui est gratuit, contrôler ce qui est libre. Le corps féminin est le lieu par excellence de la gratuité et de la liberté. Gratuité de la vie qui se transmet sans négoce. Liberté de la vie qui se rit des législations et des investissements. Pour contrôler cette vie et négocier cette fécondité, on a fait croire aux femmes que, pour être libres, elles devaient se décharger de leur corps, en confier la gestion aux techniciens et aux experts. En cela, elles sont aux avant-gardes d'un combat qui engagera l'humanité tout entière. Dans les laboratoires de la Silicon Valley se prépare l'aliénation de demain. Micropuces sous-cutanées, nanorobots, implant cérébraux, séquençage ADN : c'est encore au nom de la santé et de l'émancipation que l'on nous imposera ces techniques invasives, symboles d'un monde où tout sera sous contrôle, où la chair ne sera qu'un tas de graisse à améliorer, à domestiquer. (...) La première oasis à préserver du pouvoir des techniciens et des investisseurs, la première zone à défendre, c'est notre corps, condition de notre existence sur cette terre. (...) Autonomie bien ordonnée commence par soi-même. Il ne sert à rien de fonder un village autosuffisant si notre intimité dépend encore du pouvoir des experts. Au contraire, c'est seulement le corps et l'âme libres que nous pourrions prétendre reconstruire des espaces autonomes, des lieux authentiquement écologiques, où les équilibres du vivant seront préservés. Des foyers, en somme.